



Festival Conversations à Angers : quinze jours de danses effrénées

Les Conversations quatrième dimension se sont tues vendredi 28 mars au Théâtre Le Quai à Angers après une soirée pleine de sueur... et quinze jours de danses effrénées.

Courrier de l'Ouest
LELIAN
Publié le 31/03/2025 à 16h53



Des hommes dans la douceur dans « d'après une histoire vraie » de Christian Rizzo. | PHOTO STEPHEN WRIGHT

La troisième et dernière semaine du « **temps fort et phare** », proposé par le Centre national de danse contemporaine (Cndc) d'Angers, s'est achevée vendredi 28 mars au Quai. Retour sur ces dernières prestations.

Marie Goudot et Sophia Dinkel, danseuses de la compagnie Rosas / Anne Teresa de Keersmaecker, ont associé leur vécu pour créer « **Partager le vide** », le vide faisant autant référence à celui laissé dans l'espace par le corps, que celui abandonné à l'espace sonore par le silence des notes.

S'harnachant et se délestant de deux guitares électriques, elles occupent une belle scénographie qui scinde le plateau du Studio de création par un dispositif lumineux judicieux. Un peu longues à s'accorder et surtout à se désaccorder – mais la musique noise, distordue, très Sonic Youth (hommage à Kim Gordon et à « **takemehome** » que les festivaliers verront en clôture le vendredi ?) le nécessite – elles dégagent une aura de corps efficace... quand elles ne conceptualisent par trop !

« **C'est malheur du temps que les fous guident les aveugles (« Le Roi Lear** ») »... Sous prétexte que la pièce est constituée exclusivement d'hommes – huit danseurs et deux batteurs – elle se voit refusée par certaines structures. Or, le propos de Christian Rizzo dans « **D'après une histoire vraie** », créée en 2013 et recréée en 2024, est justement de déconstruire la masculinité viriliste, toxique, toute en clichés de puissance, de soumission, de rapports de force. Là, ses huit danseurs épousent l'espace et nourrissent leurs relations de tendresse, d'attentions, déployant un geste gracieux et habité. Seuls les deux batteurs sont martiaux, et encore... ils savent se montrer très subtils. Toute cette symphonie en mâle mineur, assumant l'âge de corps vieillissants et la patine du temps, rythme un tableau intemporel jouissif.

« **Tu n'as rien vu à « Múa** »... j'ai tout vu à « **Múa** »... ». On a surtout revu la pièce emblématique qu'une directrice du Cndc fraîchement nommée avait présentée aux Angevins à l'Atelier Jean Dasté (derrière Le Chabada) à son arrivée. Revue avec la même sensation d'étonnement, de curiosité, d'agréable et édifiant inconfort. Le public est dans le noir absolu et le corps de Emmanuelle Huynh, puisqu'il s'agit d'elle, se laisse deviner au gré des rais de lumière qui lui dévoilent là un bras, là une partie du dos, là un reflet de peau. Et on admire que ce corps, trente ans après la création, se remette à nu, dans tous les sens du terme.

Accompagné des volutes, des stridences et des silences du violoncelle de Kasper T. Toeplitz, il donne à voir et surtout à imaginer un geste de naissance, tâtonnant, discret, timide avant de s'épanouir quand un peu de lumière fut. L'expérience est toujours aussi déroutante et obscurément parlante.

Si l'on poursuit dans le nu retrouvé, évoquons l'hallucinante performance de Manon Santkin, traversant dans « **Rush** » sa complicité avec l'univers de la chorégraphe Mette Ingvartsen qu'elle rencontra au sein de P.A.R.T.S., l'école créée par Anne Teresa de Keersmaecker. De manière très pédagogique, l'interprète donne les coulisses de la création tout en exécutant les mouvements de différentes pièces - « **Manual Focus** » (2003), « **To come** » (2005 et 2017), « **Why We Love Action** » (2007), « **The Artificial Nature Project** (2012) » et « **7 Pleasures** » (2015) et quelques instantanés d'autres.

Nue pendant les trois-quarts de la performance, évoquant des scènes d'orgie, soufflant sur des couvertures de survie, invitant dans le public quatre « **Meg Ryan** » version restaurant dans « **Quand Harry rencontre Sally** » à simuler un orgasme, offrant son dos avec masque pour offrir une anamorphose androgyne bouleversante... Manon Santkin tue... toute idée de sexualité, de regard décalé, de distance blasée pour faire naître... toute idée d'épiphanie sensuelle, d'humilité artistique, d'offrande existentielle. Du tableau-spectacle vivant très vivant !

Si une image nous reste de « **rêve et ivresse** » de Elise Lerat, une image certes longue à se dessiner, les interprètes devant déplacer humus et feuilles pour créer le tableau, c'est cette danse entre ombre et lumière, laissant l'impression au public que les corps plongent dans une obscurité aquatique pour réapparaître en personnages-troncs. C'est visuellement impressionnant. Et si une impression devait nous rester, c'est l'état de transe dans laquelle s'enivrent les cinq danseuses et danseurs, après avoir « **dormi** ».

La chorégraphe, passée par l'Ecole du CNDC, tient son pari du titre de sa pièce. Tout n'est pas transcendant ni pertinent, mais la dynamique prend. On conclura rapidement sur la pièce qui clôturait cette quatrième édition, vendredi (28 mars) soir en T900 : on salivait de voir le nom de Kim Gordon, bassiste de feu mythique Sonic Youth, à l'affiche... C'est vrai, elle est la bande-son de « **takemehome** » de Dimitri Chamblas et l'on reconnaît la patte sonique... Le reste ? D'un ennui abyssal, d'un ralenti énervant, d'une non-danse extrêmement frustrante... quelque chose comme une purge... Mazette ! La fin ne légitime pas l'ensemble... haut de danse !